

Appel à la jeunesse des écoles

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **56 (1927)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

que celles d'aujourd'hui. Connais-tu la tige flexible, menue et creuse des céréales ? Il est nécessaire d'employer les engrais, les herses, les rouleaux et les charrues pour ensemercer les champs. Je ne sais pas à quelle altitude croît le blé. Je travaille pour mon pays, c'est un beau travail. Les hameaux agrestes de la Gruyère jouissent d'une grande renommée.

2. *Le pluriel des noms et l'imparfait.* — Je m'adonnais aux travaux des champs. Les moissonneurs respectaient les sillons couverts d'épis. Nous fabriquions des bijoux avec les écorces des arbres. Les glaneuses se penchaient vers le sol pour recueillir les épis oubliés. Les chardonnerets bâtissaient de nouveaux nids. Les verrous et les clous sont en fer. Les oiseaux sont l'un des plus beaux ornements de la nature. Bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou et pou se terminent par un *x* au pluriel. Les filous ne sont pas tous enfermés dans les maisons de correction.

3. *Le passé défini et l'orthographe d'usage.* — Les chardonnerets rangés sur les talus de Galilée aperçurent le Maître. Jésus dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. (Les noms féminins terminés par *té* ne prennent jamais *e*, sauf ceux qui expriment une contenance, ex. : une charretée.) Nous parcourûmes les vastes champs jonchés de feuilles mortes. Tu t'adonnas à un travail fatigant. La fatigue raisonnable est un facteur de santé. La patte du chardonneret est fine. Il faut avoir la main à la pâte pour pouvoir discuter. Nous battîmes notre blé sur l'aire. Le char, le chariot, la charrette, sont l'œuvre du charron.

ANALYSE

Analysez : Jésus, la robe, les pas, les haies, la Broye, le chardonneret, Cocotte, le Moléson, la Galilée. — Jésus *passait*, les chardonnerets *bâtirent*. Nous *revenions*, je commence.

SUDAN et PAULI.



Appel à la Jeunesse des Ecoles

CHERS ENFANTS,

Le 17 février prochain, la Suisse célébrera le centenaire de la mort d'un de ses fils les plus méritants : *Henri Pestalozzi*.

Partout, à la même heure, des chaires des établissements d'instruction supérieure et secondaire comme aussi des pupitres plus humbles des écoles primaires, des voix autorisées s'élèveront qui magnifieront la pure mémoire de l'illustre pédagogue zuricois.

Elles rediront son enfance d'orphelin dans l'atmosphère d'amour et de dévouement dont l'entouraient la tendresse et les sollicitudes d'une mère courageuse : c'est sur son cœur qu'il fit sa première éducation, comme vous, chers enfants, à qui Dieu a fait ce bonheur exquis et ce don de prédilection de voir l'aube de vos années s'illuminer du sourire d'une mère chrétienne ; comme à Henri Pestalozzi, il vous en restera, pour la vie, une chaleur et une lumière.

Vos zélées maîtresses et vos maîtres dévoués vous diront ce que devint le petit écolier de la modeste maison de la *Corne Noire*, ce qu'il fut, étudiant de l'Académie, au pied des chaires savantes de professeurs renommés ; ils vous le montreront aux prises avec les doutes douloureux et les incertitudes d'une vocation indécise, puis, tout à coup, répondant avec une générosité enthousiaste

à cette voix intérieure qui l'appelle à se dévouer, et vous le verrez tour à tour, pour épuiser ce besoin de se donner et cette passion de charité jamais rebutée par l'insuccès ou les vicissitudes de fortune, vous le verrez se faire agriculteur à Neuhof et sauveur et providence des petits mendiants qu'il recueille sous son toit, et quand la désolation et l'abaissement de la ruine matérielle semblent l'avoir accablé un moment, il se relève bientôt, il se fait écrivain et, pour l'enfance, écrit ces pages admirables que le cœur et le talent de vos maîtres vous commenteront au matin du 17 février... Puis, quand l'orage se déchaînera sur notre malheureux pays divisé et anémié par les passions politiques, quand l'invasion sauvage, au nom d'une liberté effrénée et d'une fraternité menteuse, couchera par centaines, sur les ruines fumantes de leurs chalets incendiés, les héros et les héroïnes du Nidwald et ces fiers petits qui suivent dans la mort leurs pères patriotes et leurs mères martyres, Pestalozzi accourra et recueillera dans l'Asile helvétique de Stans les lamentables orphelins de l'exécrable journée du 9 septembre 1798.

Plus tard, c'est à Berthoud que vous le retrouverez maître d'école, un maître d'école sans livre, qui laisse parler son âme, et, en notes enflammées, en traduit à ses élèves les cantiques plus hauts que toute discipline. Quand, célèbre déjà, le père de *Léonard et Gertrude* quittera les bords de l'Emme, ce sera pour s'en aller sur les rives du lac de Neuchâtel, ouvrir au château d'Yverdon l'Institut qui attirera sur lui l'attention de toute l'Europe et vaudra, à son nom, une renommée presque mondiale.

Hélas ! toute œuvre humaine a ses décevances et ses désillusions et l'amertume du fiel n'est que trop souvent le seul breuvage que la société ingrate ou abusée trouve à offrir — comme au Divin Crucifié du Calvaire — aux lèvres desséchées et mourantes des génies qui furent son honneur le plus pur.

Ce fut le lot de Pestalozzi, abreuvé d'ingratitude, méconnu par les siens, trahi ou abandonné par ses collaborateurs et torturé dans son corps de vieillard affaibli par d'affreuses douleurs, mais dont l'âme, lasse et accablée, se retrouve douce et toute ouverte au pardon et dont le testament suprême, en cette aube dernière encore enlinceulée de nuit du 16 février 1827, à Neuhof, est un cri de paix et de mansuétude. *Mes enfants*, murmure-t-il aux fidélités qui entourent son agonie, *mes enfants, vous ne pouvez pas exécuter mon œuvre, mais vous pourrez faire du bien autour de vous, vous pouvez donner aux pauvres des terres à cultiver... Pour moi, je vais bientôt lire dans le livre de la vérité. Je pardonne à mes ennemis, puissent-ils trouver la paix, maintenant que je vais à l'éternelle paix.*

Voilà, chère jeunesse de nos Ecoles, l'ami passionné des miséreux, voilà le serviteur jamais lassé de l'enfance et l'éducateur héroïque des petits que la date jubilaire du 17 février est appelée à faire revivre et à remercier.

Dans ces festivités, chers enfants des Ecoles, une part vous a été réservée, une part de choix, la plus belle, la plus noble, la plus émouvante, celle de la charité, et c'est celle-là même que vous eût ménagée l'aimante sollicitude de votre grand ami Pestalozzi ; c'est en l'acceptant et en remplissant les très doux devoirs, avec toute la générosité de vos petits cœurs, si grands par l'élan et si chauds d'ingénuité et de tendresse, que vous répondrez pleinement au désir même que Pestalozzi vous manifesterait, s'il avait cette joie de revenir parmi vous, et, les yeux perlés de larmes d'attendrissement, de vous féliciter des progrès immenses accomplis depuis un siècle, dans le domaine de l'éducation et de l'instruction.

Vous êtes appelés, chers enfants, à apporter votre pierre, toute d'amour et de généreuses privations, à l'Œuvre que les Amis de l'Enfance rêvent et ambi-

tionnent d'accomplir *pour ceux de vous qui souffrent*. Car, hélas ! vous n'êtes point tous de cette gaité vivante, dont le rayonnement anime les rues de nos villes et les places de nos villages... Vous souriez à pleines lèvres et de toutes vos dents blanches qui sont des perles, et votre rire ensoleille les âmes parfois assombries de ceux qui vous ont précédés dans la vie, et des musiques fusent dans l'air bleu quand vous parlez, et, fuselés, vos doigts qui s'agitent, amassent des aurores : il semble qu'il en tombe des rayons, vous êtes la vie à son matin, et les plus revêches et les plus tristes de vos censeurs se sentent des âmes de grands-pères et d'aïeules au spectacle réconfortant de vos saines turbulences...

Mais, hélas ! vous ne souriez *plus tous*, il en est parmi vos petits camarades et vos mignonnes compagnes *qui ne savent plus* sourire, ou si leurs lèvres blêmes l'esquissent encore, leur sourire est si triste qu'à l'entrevoir, sur certains visages d'enfants, on se sent des larmes et le cœur se serre. Parmi ces petites sœurs de vos rondes charmantes, ô fillettes rieuses, et parmi ces petits frères de vos jeux plus bruyants, ô espiègles lutins, il en est à qui l'expression de la joie semble peser, lourde et douloureuse ; leurs yeux brillent d'un éclat fiévreux, leurs traits dont tant de pâleur efface les roses — si vives et si fraîches sur vos joues veloutées, ô vous les petits heureux, — leurs traits s'émacient, presque diaphanes, et la toux qui fatigue, secoue en crises déchirantes leur frêle poitrine oppressée ; pauvres petits que guette un mal implacable, on dirait qu'ils sentent et voient venir l'ange noir qui les fascine et que déjà ses ailes funèbres les frôlent.

Oh ! sans doute, comme vous, ils ont autour d'eux pour les défendre et repousser le spectre affreux, les caresses et les baisers des mères inquiètes, et comme vous ils se réfugient dans les bras des mamans, mais, sous ces étreintes passionnées et jalouses, ils ne voient pas tous, — si certains les devinent, — les angoisses de ces âmes martyrisées des mères qui se sentent impuissantes, déchirées par d'horribles pressentiments... hélas, l'oiselle ne peut plus défendre ses petits quand déjà l'autour les enserme dans sa serre cruelle, et, pour me servir d'un mot de Pestalozzi que j'emprunte à son admirable *Lettre sur son séjour à Stans* : « A quoi sert-il que les petits oiseaux se réfugient dans l'amour de leur mère, quand l'oiseau de proie qui veut leur mort plane constamment autour d'eux ? »

Ce rapace insatiable, ce monstre sans cesse avide d'innocentes victimes toujours renouvelées, c'est ce mal terrible que les mères, à l'égal de la haine qu'elles vouent aux guerres tueuses de héros¹, ne peuvent entendre nommer sans pâlir, sans pousser une clameur d'effroi, sans esquisser le geste de répulsion, c'est la *tuberculose*.

Et c'est elle, l'abominable goule, qui s'apprête à dévorer les poumons de vos petits frères, infimes Prométhées enchaînés sur le rocher fatal des hérédités, c'est elle qui a soif de sucer leur sang, d'aspirer leur vie, si les hommes de cœur et de science qui se dévouent au rachat des pauvres petites victimes, n'arrivent pas à temps pour les arracher au monstre, ou si la charité ne leur en fournit pas le moyen par l'érection de ces *Sanatoriums* et de ces *Préventoriums*, comme ceux de Montana, de Crésuz, de Pringy, où, au chevet de vos infortunés petits camarades et petites compagnes, ils luttent avec le spectre et très souvent, Dieu aidant et le voulant, le terrassent et le mettent en fuite.

Et la joie et le sourire reviennent aux chers petits convalescents que chaque heure davantage ramène à la santé, et les mères à nouveau, en embrassant leurs petits sauvés, ont cette ivresse de se dire que les baisers reconnaissants dont

¹ *Bella matribus detestata.*

elles les couvrent, sont des caresses enivrantes qu'aucune appréhension de demain n'empoisonne plus.

C'est à ce miracle de tendresse et à cette merveille de charité chrétienne, chers enfants des Ecoles, que vous convie le comité d'organisation des fêtes jubilaires de Pestalozzi, en vous invitant à contribuer par vos petits sous à fonder à Pringy et à Crésuz *des lits qui seront les vôtres* et où, en votre nom, seront accueillis les chers petits malades, vos frères et sœurs d'âge et d'étude guettés par le spectre.

Tous émus par le sort infortuné de trop de vos petits camarades, lot de misère dont la menace (ce qu'à Dieu ne plaise !) pèse peut-être sur des têtes plus nombreuses encore, tous, joyeusement et avec cet élan qui est l'apanage de votre âge heureux, vous donnerez votre obole à la collecte prévue ; — vous vous en ferez les quêteurs ravis et charmeurs et les quêteuses enjouées et irrésistibles et vous irez de porte en porte tendre la sébille de salut et offrir aux passants et aux passantes de nos rues, la plaquette de bronze qui immortalise les traits de Pestalozzi et dit, gravée par un artiste de talent, l'unique ambition du grand Pédagogue qu'aimait notre Père Girard :

Tout pour les autres, rien pour soi.

Et tous, vous, ô *quêteurs et quêteuses*, anges visibles que guident d'invisibles archanges, — et vous, ô donatrices et donateurs, dont le sourire centuple l'aumône rédemptrice, tous unis dans le même amour et la même compassion, vous sentirez la caresse divine se poser sur vos fronts et quelque chose de la promesse du Maître descendra dans vos âmes et vos cœurs, pour les illuminer et les réchauffer : ce sera la récompense de l'Enfant Dieu qui vous sourit dans sa Crèche et vous dit :

Tout ce que vous faites à l'un de ces petits que j'aime, c'est à moi que vous le faites, et je le récompenserai au centuple.

Au nom du Comité d'organisation :

ALFRED COLLOMB.

Fribourg, 4 janvier.



SPORTS ALPINS

Il y a un quart de siècle encore, la montagne, la haute montagne en tout cas, était pendant toute la saison froide terre inexorablement fermée, défendue contre le tourisme par la triple barrière de moyens techniques insuffisants, de l'ignorance et surtout du préjugé. Pour les sommets dépassant 3,000 m., la « saison » se limitait à la période, si vite écoulée, qui va du 15 juin au 15 septembre. La brièveté des journées d'automne, les amas de neige du printemps évoquant le spectre, exagérément redouté, de l'avalanche, retenaient l'alpiniste au logis et le Club alpin, d'essence modératrice comme toute grande collectivité, entretenait cet état d'esprit un peu timoré. De quel ton, à l'époque, disait-on à un savant curieux d'étudier sur place l'enneigement alpin : « Ah ! vous faites des courses d'hiver ! »

Pourtant, au siècle passé, quelques précurseurs avaient tenté l'aventure et l'avaient trouvée d'ailleurs moins redoutable qu'ils ne le croyaient eux-mêmes. Faut-il rappeler ici la fameuse course d'Agassiz et Desor au glacier d'Unteraar le 8 mars 1841 ? Puis, dès 1862, ce sont les Anglais qui, fondateurs autrefois de l'alpinisme estival, se font aussi les premiers pionniers de l'alpinisme d'hiver. Mais les courses se faisaient à pied, par les moyens usuels, et devaient forcément